



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### **Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787**

Ouvrage Posthume

**Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de**

**[S.l.], 1789**

Lettre XXXVIII. Berlin, 21 Octobre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

tous les Rois , même les plus grands. Vanswieten a obtenu de Frédéric II lui-même par cette marche les choses les plus importantes ; & certes elle est un peu plus sûre , cette marche , comme aussi plus noble que les souterreins de la flagornerie auprès du prince Henri , dont la protection affichée fait plus de mal à la légation Française qu'elle ne peut jamais produire de bien dans les futurs contingens les plus favorables ; car je ne suis pas très-éloigné de croire ce que dit nettement le Duc , que ce *Prince partageur* , s'il étoit le maître des affaires , seroit le plus dangereux ennemi de la liberté germanique . . . . . Il faut finir , car le temps pour chiffrer nous manqueroit : le reste de cette précieuse conversation vous viendra. Dites-moi , le plutôt qu'il sera possible , ce que je dois faire d'après tout ceci , & croyez que si vous trouvez un moyen quelconque de m'accréditer secrètement auprès du Roi , ou même du Duc , vous ferez une très-bonne affaire.

*Billet d'envoi.*

*Si vous croyez que je ne radote pas tout-à-fait , écoutez-moi : je vous adjure de lire & faire lire ceci avec la plus grande attention , & de ne pas me faire attendre une demie minute la réponse , fallût-il absolument pour cela se dépouiller pendant quelques heures de la légèreté du pays , ou même avoir de la suite tout un jour.*

---

LET TRE XXXVIII.

*Berlin , 21 Octobre 1786.*

Je suis arrivé à cinq heures & demie du ma-

tin. Le Roi devoit faire manœuvrer sa cavalerie à six. Je suis monté à cheval aussi-tôt, pour voir l'état de sa santé, & celui de sa physionomie, & pour m'açoster de quelqu'un, s'il étoit possible. La santé est bonne, la physionomie soucieuse; on a long-temps fait attendre les troupes; on s'est, après deux charges, très-brusquement & ridiculement retiré. Rien de nouveau & d'assez important ne m'est parvenu pour ne pas employer le très-peu de momens que j'ai d'ici au courrier, & qui sont fort abrégés par vos huit pages de chiffres, à résumer les conséquences que j'ai tirées de l'importante conversation dont je vous ai rendu compte dans ma dernière dépêche, & de laquelle il m'est d'autant plus impossible de vous achever les détails, que le Duc m'ayant envoyé, une heure après que je l'eus quitté, son ministre des affaires étrangères (M. de Hardenberg de Reventlau) ils sont très augmentés.

Il m'a paru quatre choses.

1<sup>o</sup>. Que, dans la confiance que m'a faite le Duc, il étoit entré une grande complication de sentimens, de mouvemens & d'intentions. Il veut que nous le portions au premier ministere de Prusse, mais avec mesure. Il n'est pas sûr que nous le désirions. (J'ai fait tout ce que j'ai pu, pour l'en convaincre), cependant, absolument persuadé que se mêler des affaires de la Hollande, est une lourde faute, il désire que la Prusse se conduise bien, & que nous ayons l'influence du moins en ceci. Il a donc voulu m'aviser, & tout à la fois découvrir si je savois quelque chose, & si nous étions assez décidés pour soutenir la gageure; de là les commentaires postérieurs de Hardenberg, ses fausses confidences de gazette; le rappel, non

seulement de M. de Coetloury , mais celui de M. de Verac ; notre désertion du parti patriotique , &c. , &c. ; toutes choses auxquelles j'ai répondu en riant.

2°. Que la très-grande inquiétude du Duc est de savoir si nous sommes ou ne sommes pas Autrichiens, ou seulement même si nous sommes à cet égard dans une telle indécision que les fautes ou les froideurs du cabinet de Berlin suffiroient pour nous pousser, au hazard de tout ce qui en peut arriver dans les futurs contingens, à seconder l'Empereur dans ses projets contre l'Allemagne. Je crois que, rassuré sur cet article capital, le Duc seroit François, car il est fort Allemand, & les Anglois ne peuvent que mettre le feu en Allemagne ; nous seuls pouvons y maintenir la paix. Si ces liaisons avec l'Angleterre paroissent se referrer, c'est, je pense, uniquement la méfiance du sort de la Prusse, qui en est la cause : car il fait bien que ses combinaisons Angloises sont plus imposantes que solides, & que les Prussiennes, un peu plus subalternes, peut-être, sont bien moins hazardeuses.

3°. Lui & son ministre m'ont demandé & redemandé tant de fois sur quelle base je croirois pouvoir piloter la pacification de la Hollande, qu'il m'est venu dans l'esprit que le Duc songe, peut être, que si nous excluions l'alliance Nassau pour le prince de Prusse, on seroit obligé de se rejeter sur la princesse Caroline de Brunswick, sa fille : ce soupçon est fondé sur des choses si fugitives, qu'il est impossible de l'appuyer par écrit, même de probabilités, & d'autant moins que n'ayant aucune espece d'instruction à cet égard, je n'ai nullement osé m'avancer ; je ne le donne donc que comme il m'est venu. En tout, être peu instruit

sur les affaires de la Hollande , m'a beaucoup nuï en cette occasion. Si j'eusse pu m'hazarder , j'aurois puisé à cet égard jusqu'à tarir. La seule chose bien positive qu'il ait décrétée comme proposition , c'est une espece de conseil de régence coalitionnaire , sans lequel le Stathouder ne pourroit rien faire , & où seroient les Gyslaer , Vanberckel , &c. &c. &c. ; mais où seroient aussi M. de Lynden , le gouverneur des enfans du Stathouder , &c. &c. A mon éternelle objection , comment soutiendrez-vous les mesures prises sous votre caution ? Ils ont toujours répondu : s'il contrevient à ses arrangemens , nous l'abandonnerons. — Jusqu'à quel point , ai-je repris ? & si ce n'est qu'amicalement , que lui importera votre abandon ? — En un mot je me suis toujours tenu avec une obstination un peu mystérieuse , à dire que l'on n'ameneroit jamais à la raison le Stathouder , qu'on ne lui eût déclaré que le Roi de Prusse l'abandonnoit , sauf à rassurer à l'oreille la princesse.

4°. Il m'a paru que le Duc rouloit quelque grand projet dans sa tête pour la reconstruction de l'édifice Germanique ; car ce prince habile , sent que pour conserver cette ruine antique , il faut l'étayer , & même en reprendre sous œuvre quelques parties. Le seul desir qu'il m'ait clairement manifesté , c'est la séparation de l'électorat de Hanovre de la monarchie Angloise , & la sécularisation de certains Etats qui puissent contribuer un jour à un équivalent pour la Saxe. Il croit que le premier point s'obtiendroit , & même sans de grandes difficultés , si notre politique devenoit Angloise. Il croit que le second peut venir , quoique contraire à la ligue des princes , parce qu'à la mort de l'Electeur de Mayence on aura oc-

caison d'y retoucher , ainsi qu'un prétexte naturel & légitime de faire expliquer les princes ecclésiastiques , qui , plus intéressés que tous autres à la liberté Germanique, sont toujours les premiers à tergiverser , &c. &c. Ceci décele du moins que tout attaché qu'il se montre à la confédération des princes, il y aura des moyens de lui faire entendre raison sur des modifications.

Ce qu'il faut que je sache maintenant, c'est : 1<sup>o.</sup> , s'il faut le mettre en avant, vrai moyen de l'écartier, ce qui ne me paroît pas être notre intérêt ; car il est plus sage, plus habile, & moins susceptible de préjugés & de passions qu'aucun autre qui puisse arriver à cette place ; 2<sup>o.</sup> s'il faut échauffer & augmenter son parti, ce qui est travailler directement contre le parti du prince Henri, car le plan du Duc est exclusif ; & à dire vrai il paroît tacitement si convaincu que l'autre ne peut rien être, qu'il a beaucoup ajouté à mon opinion sur ce sujet ; 3<sup>o.</sup> jusqu'à quel degré je dois lui montrer de la confiance ; car il est impossible d'en obtenir d'un homme avisé sans lui en donner, & je crois qu'il vaut mieux lui dire que lui laisser deviner.

Le comte Finck est sauvé. Le Roi est arrivé le 18 à huit heures du matin ; il étoit parti de Breslaw le 17 à sept heures du matin. C'est une diligence incroyable ; personne n'a pu le suivre. Ce jour là même il a été voir la Reine douairiere, & a donné ainsi lieu d'attribuer à mademoiselle de Voss cette course rapide & périlleuse. On la dit grosse, mais 1<sup>o.</sup> on ne peut pas le savoir, & 2<sup>o.</sup> je crois que l'empressement seroit amorti, si cela étoit. On assure qu'elle a demandé deux cents mille écus ; en ce cas sa destinée n'aura pas une

grande latitude. Le Roi a fait une foule de nobles en Silésie comme ailleurs. Les gazettes vous les diront assez, sans que je charge de leurs inutiles noms cette lettre. Il va passer huit jours à Potsdam pour son travail sur le militaire. On parle d'un grand changement dans cette partie, lequel sera favorable aux subalternes, repressif pour les capitaines.

Les Dantzickois, qui s'imaginoient apparemment que les Rois étoient des ogres, ont été si enchantés d'en voir un qui ne mangeoit pas leurs enfans, qu'ils se sont enthousiasmés jusqu'à vouloir se soumettre purement & simplement à la domination Prussienne. Les magistrats ont éludé comme ils ont pu, sous le prétexte que Dantzick étoit une dépendance de la Pologne; mais le mouvement a été si violent & si tumultuaire, que les courriers Prussiens & Polonois ont marché. Cet événement donnera l'éveil à l'Empereur & à la Russie: bonne circonstance pour nos affaires Hollandoises.

Au reste, M. de Hertzberg qui s'est permis encore plusieurs coups de tête en Silésie, & nommément dans son discours des hommages, où il a vraiment bravé l'Empereur d'une manière fort indécente, comme s'il étoit dans sa nature de ne pouvoir s'accommoder d'un ordre de choses paisibles, M. de Hertzberg a eu le crédit de retarder la nomination de M. d'Alvensleben pour la mission de France, que le Roi avoit annoncée à souper. Devois-je m'attendre à cette reculade, quand je vous ai donné la nouvelle, que j'ai regardée comme si publique que je ne l'ai pas même chiffrée?